

Chapter 8

PARTICULARITES DE LA FEMME DANS LA LITTERATURE DU XIX^e SIECLE

Fatma KAZANOĞLU¹

INTRODUCTION

La femme et sa situation dans la société en tant qu'être humain mais encore comme citoyenne continue aujourd'hui encore à susciter divers débats. Malgré les progrès indéniables en matière de droits, la condition féminine reste dans certains pays encore précaire. Bien que le regard porté à la femme paraisse souvent bienveillant, le rôle qu'on lui attribue et qu'elle est censée assumer ou bien qu'elle assume effectivement, varie que très peu. Notre étude sur la femme à travers la littérature du XIX^e siècle ne permettra sans doute pas une compréhension exhaustive de son statut actuel mais la situer dans le contexte d'une époque, d'un milieu social contribuera à constater les progrès réalisés à ce sujet. A défaut d'une place influente dans la société, la femme a dans la littérature une place de premier ordre. En effet, depuis des siècles, elle y est effectivement présente; on lui écrit des poèmes ou bien elle est l'héroïne de poèmes ou de romans. Elle symbolise la beauté, la vertu et la dévotion, le sentiment maternel: elle est l'*être faible* qui doit, sans cesse, être protégé et qui l'est notamment par la société et par sa représentante minimale, la famille. Ainsi, elle est parfois la femme aimée, adorée et convoitée, parfois elle est l'épouse ou la mère parfaite, parfois elle est la femme bafouée et rejetée, parfois la femme peu vertueuse, ambitieuse, et manipulatrice.

1.BUT DE LA RECHERCHE ET MÉTHODOLOGIE

Le tableau est assez diversifié quant à la représentation de la femme, d'où notre choix de délimiter notre étude au XIX^e siècle qui fut un siècle d'évolution où se sont progressivement mis en place les droits actuels accordés à la femme mais aussi aux hommes. En effet, il va sans dire qu'analyser la situation de la femme à cette époque revient aussi à une comparaison du statut de l'homme à la même époque et dans les mêmes milieux; ce qui nécessite sans doute la prise en considération des rapports de la femme et de l'homme :

¹ Maître de Conférences, Université Bursa Uludağ, fkazanoglu@uludag.edu.tr

« L'étude d'un thème littéraire aussi riche que celui de la femme doit obligatoirement porter des questions très vastes : problèmes d'organisation sociale, des rapports qui existe entre l'artiste, son œuvre et la société qu'il dépeint, problèmes encore plus profonds de la configuration mythique de l'homme et de la femme dans une certaine société à un moment particulier de l'histoire. » (Jones, 1975: 1)

Suite à quelques considérations sur le statut de la femme à cette époque, sera proposée une classification des types de femmes dans la littérature d'après les dix romans analysés.

Malgré l'approche traditionnelle utilisée dans les romans analysés pour relever les particularités énoncées pour leur personnalité, leur situation dans la famille -avant et après le mariage-, nous n'omettrons pas pour autant de souligner un point primordial comme l'éducation. Cette peinture des femmes présentera des différences selon chaque écrivain, chacun ayant une conception différente des rapports entre les classes sociales et de ceux entre l'homme et la femme; par conséquent, une conception toujours variée de la femme et de sa place dans la société; tout cela sans même prendre en compte les différences au niveau de l'école littéraire et à celui du style :

« De Stendhal à Flaubert, de Balzac à Zola, le roman est inséparable d'une construction de la figure féminine, enjeu de l'action, pivot des intrigues, image inlassablement poursuivie, recrée à travers une infinie variété de rôle et de types. » (Queffelec, 1986: 1)

1.1. Les romans analysés

Les dix romans dont nous donnerons les références à mesure qu'ils apparaîtront ont été retenus afin d'illustrer la diversité des approches littéraires et par conséquent pour ne pas se restreindre à l'approche d'un seul écrivain, ce qui risquerait d'altérer le jugement. Cette sélection de romans, quoi que subjective, se révèle indispensable pour des exemples variés et représentatifs de la condition féminine mais aussi pour établir des similitudes dans cette condition. Hormis deux romans de Georges Sand, il s'agira de portraits de personnage féminin dressés majoritairement par des hommes; ce qui nous permettra peut-être de relever la différence dans la perception du regard d'un homme et celui d'une femme.

1.2. Quelques considérations sur la condition féminine jusqu'au XIX^e siècle.

Nous survolerons la situation lors des siècles précédents, en jetant un coup d'œil sur les conjonctures socio-économiques et politiques de ces siècles. Pour le Moyen-Age, nous nous contenterons de préciser qu'à une époque où l'homme en tant qu'être humain n'a presque aucune valeur, il serait superflu de rechercher

quoi que ce soit à propos de l'importance de la femme, même s'il existe, évidemment des exceptions pour les femmes d'une certaine classe. Après le XVI^e siècle, au cours duquel aura lieu la Renaissance², au XVII^e siècle, les femmes ont pour référence la Préciosité qui sera remise en question entre autres dans « les femmes savantes »; Madame de la Fayette est une des rares femme-écrivain de ce siècle.

Au XVIII^e siècle, une évolution des mœurs à l'aube de la Révolution bouleversera toute la société et par conséquent toutes les institutions. Avec l'influence des philosophes, prônant la libre pensée, tout est remis en question, la société se restructure, les convictions politiques et sociales changent et évoluent. Dans l'Encyclopédie, cette nouvelle mission des philosophes qui en abandonnant la métaphysique s'orientent dorénavant vers des « questions d'ordre politique, social, moral ou religieux » est définie de la sorte: « Le philosophe (...) n'admet rien sans preuves; il n'acquiesce point à des notions trompeuses; il pose exactement les limites du certain, du probable et du douteux » (Castex & Surer 1971: 1). Avec ces nouvelles convictions, les philosophes dénonceront le désordre et la corruption des mœurs sans craindre les réprimandes du pouvoir royal extrêmement affaibli ou la censure de l'Eglise. Ainsi, une révolution intellectuelle a lieu avant la Révolution politique et sociale qui achèvera la monarchie ayant perdu de son autorité tout le long du siècle. Vers la fin du siècle, l'apparition de romans jugés comme libertins prouvent combien les mœurs sont délabrées et aussi combien la noblesse est atteinte de ce mal. Quant à la place de la femme à cette époque, elle est assez équivoque; le nombre de philosophes ou d'écrivain femmes est très faible; comme dans tout domaine les femmes ne sont que peu prises en considération dans la littérature où cependant il est possible de remarquer quelques efforts de distinction: Madame de Tencin, Madame de Graffigny ont un certain succès avec leurs romans, Madame Riccoboni aussi, bien qu'elle soit ignorée aujourd'hui, a une place dans la littérature de ce siècle étant donné que « ses œuvres ont été imprimées maintes fois et qu'elle a fait parler d'elle même après sa mort » (Erlat, 1981: 134). Quant à la place de la femme dans les romans, elle est aussi équivoque: La *Julie* de Rousseau, La *Manon* de Prévost ou encore La *Marquise de Merteuil* de Laclos constituent de très différentes représentations de types de femmes. Elles sont la représentante d'une certaine conviction de leur écrivain, elles symbolisent parfois la vertu, parfois l'immoralité, parfois l'intelligence maléfique. Dans *Les liaisons dangereuses* qui reflètent les profonds changements des mœurs et l'existence indéniable d'une corruption dans toutes les classes sociales, on remarque aussi un changement dans la perception que la femme a de soi-même ou de la société; en effet, vers la fin du

² - Avec la Renaissance, la femme apparaît sous des aspects nouveaux: beaucoup de tableaux ont pour sujet la représentation de la femme et de son corps dans une approche propre à l'esprit de la Renaissance.

siècle, cette femme, se déclare aussi intelligente et ingénieuse qu'un homme et se prétend même supérieure par son esprit. Cette femme *noble* se plaignant de la place accordée à la femme, se livrera, au nom des femmes -même si elle les déteste pour leur faiblesse- à une vengeance contre la société qui tolère le libertinage chez les hommes mais le condamne chez les femmes.

Ainsi en est-il de la situation au début du XIX^e siècle. Ce changement de l'idée que la femme se fait d'elle-même continuera à se développer, notamment avec la Révolution mais le XIX^e siècle s'annonçant pourtant prometteur pour les questions sociales et politiques s'avère décevant pour le statut de la femme. Refoulées à une catégorie inférieure par les hommes qui les maintiennent sous leur tutelle, elles lutteront tout le long du siècle pour des avancées de leur condition quant au droit de citoyenneté et notamment le droit à une éducation, avancées obtenues en grande partie avec la révolution industrielle grâce à laquelle elles prennent place dans la production.

2.2. Les différents aspects de la femme dans les œuvres:

2.1. La femme ange : On constate dans tous les romans l'existence d'une femme ange, d'une femme qui possède des qualités ou particularités positives. La beauté de cette femme est la première particularité sur laquelle on doit insister car, il est vrai que toutes les femmes anges, blonde ou brune, sont décrites comme de belles femmes, et en fin de compte ce qui varie, c'est l'expression de cette beauté; c'est pourquoi afin de constater cette expression et les différences de cette beauté selon les divers cas, nous pensons que certains exemples seront significatifs. Dès le début du *Marquis de Villemer*, on apprend grâce à l'entrevue de la Marquise et de Caroline, que l'héroïne -Caroline- est belle:

« Pourtant, vous êtes très jolie. On ne m'avait pas dit ça non plus, et je trouve même, à mesure que je vous regarde, remarquablement jolie. Cela m'inquiète un peu, je ne vous le cache pas. » (Sand, 1976: 14).

Dans *Bel-Ami*, Georges Duroy en voyant Suzanne Walter se dit: «elle n'est pas mal du tout, cette petite Suzanne, pas mal du tout» et il entreprend une observation détaillée de Suzanne:

« Elle avait l'air d'une frêle poupée blonde, trop petite, mais fine, avec la taille mince, des hanches et de la poitrine, une figure de miniature, des yeux d'émail d'un bleu gris dessinés au pinceau, qui semblaient nuancés par un peintre minutieux et fantaisiste, de la chair trop blanche, trop lisse, polie, unie, sans grain, sans teinte, et des cheveux ébouriffés, frisés, une broussaille savante, légère, un nuage charmant, tout pareil en effet à la chevelure des jolies poupées de luxe que l'on voit passer dans les bras de gamines beaucoup moins hautes que leur joujou. » (Maupassant, 1985: 245).

Même si apparemment il semble constater et louer la beauté de Suzanne, la comparaison avec une jolie poupée de luxe est assez équivoque et nous laisse penser qu'il évalue la beauté de Suzanne par rapport à sa fortune. Dans *Une Vie*, Maupassant décrit Jeanne de la sorte:

« Elle semblait un portrait de Véronèse avec ses cheveux d'un blond luisant qu'on aurait dit avoir déteint sur sa chair, une chair d'aristocrate à peine nuancée de rose, ombrée d'un léger duvet, d'une sorte de velours pâle qu'on apercevait un peu quand le soleil la caressait. Ses yeux étaient bleus, de ce bleu d'opaque qu'ont ceux des bonshommes en faïence de Hollande. Elle avait, sur la bile gauche de la narine, un petit grain de beauté, un autre à droite, sur le menton, où frisaient quelques poils si semblables à sa peau qu'on les distinguait à peine. Elle était grande, mûre de poitrine, ondoyante de la taille. » (1990: 28-29)

Dans ce long exemple, nous désirons mettre en évidence la similitude de la bourgeoise Suzanne et de l'aristocrate Jeanne; dans les deux cas, la beauté est minutieusement décrite. Eugénie Grandet, elle, présente une beauté différente qui est constatée par Charles, son cousin: «(...) Eugénie lui apparut alors dans toute la splendeur de sa beauté spéciale (...). » (Balzac, 1983: 123). Par la suite, on constate l'effet bénéfique de l'amour sur la physionomie de la jeune fille:

« Depuis ce jour, la beauté de Mademoiselle Grandet prit un nouveau caractère. Les graves pensées d'amour par lesquelles étaient lentement envahie, la dignité de la femme aimée donnèrent à ces traits cette espèce d'éclat que les peintres figurent par l'auréole. Avant la venue de son cousin, Eugénie pouvait être comparée à la Vierge avant la conception; quand il fut parti elle ressemblait à la Vierge mère: elle avait conçu l'amour. » (Balzac, 1983: 189)

Dans *Atala*, c'est la même chose qui frappe Chactas quand il voit pour la première fois Atala: «Elle était régulièrement belle; l'on remarquait sur son visage je ne sais pas quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible.» (Chateaubriand, 1989: 105). Après cette description générale Chactas exprime ainsi son impression: «Je crus que c'était *la Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe.» (1989: 105). Cette description ressemble à celle d'Eugénie après le changement effectué par l'amour ; la même image de la religion, à travers celle de la Vierge, est employée dans les deux exemples. L'expression de la beauté à travers les réactions est une méthode souvent employée; on apprend que Madame de Rênal est belle par la réaction de Julien:

« Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Madame de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qui venait faire. » (Stendhal, 1984 : 48).

Par la suite, on insiste moins sur son esprit que sur son cœur qui, d'ailleurs, est bon par nature. On apprend que cette femme si, effectivement elle a reçu une éducation, celle-ci est faite dans les couvents. Cette éducation, dans la plupart des cas, semble avoir pour conséquence un développement de l'imagination au lieu d'un développement de l'intelligence et de la culture générale et surtout en matière de politique ou économie. L'exemple de Jeanne dans *Une Vie* est assez significatif: le but de son père étant de «(...) la faire heureuse, droite et tendre» (Maupassant, 1990: 28), elle passe cinq années au couvent à Rouen, où elle est :

sévèrement enfermée, cloîtrée, ignorée, et ignorante des choses humaines. Il voulait qu'on la lui rendît chaste à l'âge de dix-sept ans pour la tremper lui-même dans une sorte de bain raisonnable. (1990: 28).

On est porté à penser que l'éducation est considérée, par certaines personnes, comme dangereuse à la chasteté d'une jeune fille³. Cette éducation n'aidera pas Jeanne qui est hantée par l'idée de l'amour que pourtant elle ne connaît pas du tout; ainsi, bien avant de rencontrer le vicomte Julien de Lamare, elle est amoureuse de la conception qu'elle sait faite de l'amour:

« Et elle se mit à rêver d'amour. L'amour ! il l'emplissait depuis deux années de l'anxiété croissante de son approche. Maintenant elle était libre d'aimer; elle n'avait plus qu'à le rencontrer, lui ! Comment serait-il ? Elle ne le savait pas au juste et ne se le demandait même pas. Il serait *lui*, voilà tout. Elle savait seulement qu'elle l'adorerait de toute son âme et qu'il la chérirait de toute sa force. (...) Et cela continuerait indéfiniment, dans la sérénité d'une affection indestructible. » (Maupassant, 1990: 39)

Ce paragraphe traduit clairement les attentes de Jeanne avant l'amour. Dans *le Rouge et le Noir*, Madame de Rênal, elle aussi, a reçu une éducation, apparemment insuffisante, dans un couvent:

« On l'eût remarquée pour le naturel et la vivacité d'esprit, si elle eût reçu la moindre éducation. Mais en sa qualité d'héritière, elle avait été chez les religieuses adoratrices passionnées du *Sacré-Cœur de Jésus*, et animées d'une haine violente pour les Français ennemis des Jésuites. Mme de Rênal s'était trouvé assez de sens pour oublier bientôt, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent; mais elle ne mit rien à la place, et elle finit par ne rien savoir. » (Stendhal, 1984: 57)

Quant à Atala, la seule éducation qu'elle ait reçue c'est une éducation purement religieuse, une éducation si incomplète qu'elle se trouve tiraillée entre son amour

³ - Il faut préciser, ici, qu'effectivement beaucoup de personnes se sont vivement opposées aux changements proposés par Jules FERRY, vers la fin du siècle -après 1880- à propos de l'égalité d'éducation et de la création de lycées pour jeunes filles en proclamant que cela allait «supprimer les jeunes filles». (Biet, Brighelli, Rispail, 1986: 207)

pour Chactas et le serment fait à sa mère de se consacrer entièrement à la religion. Comme elle ne connaît pas assez bien cette religion qui lui a été enseignée par sa mère et un missionnaire, et que par conséquent, elle ne sait pas qu'il est possible d'abjurer le serment fait, elle décide ainsi de se tuer pour mettre fin à la douleur provoquée par cette situation:

« (...) ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance, c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont perdue; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis; Dieu vous pardonnera, à cause de la simplicité de votre cœur. » (Chateaubriand, 1989: 147)

Par contre, nous avons des exemples plus positifs à ce sujet; dans *La Mare au Diable*, Marie est une jeune fille de seize ans qui n'a reçu aucune éducation, mais cela ne l'empêche pas pour autant d'avoir un sens pratique des choses et d'être réfléchie:

« Tu es la fille la plus avisée que j'aie jamais rencontrée. Voyez ! Elle pleurait pourtant, cette pauvre enfant, en sortant de l'auberge ! Ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui l'épousera ne sera pas sot. » (Sand, 1984: 80)

Cette petite Marie symbolise, en quelque sorte, le bon sens humain, la raison qui ne demande pas une éducation spéciale mais requiert une intelligence particulière. L'exemple de Caroline est aussi singulier: Caroline est belle et intelligente à la fois, et cette intelligence lui permet de briller aux yeux du Marquis de Villemer:

« Elle avait une remarquable netteté de jugement, jointe à une faculté rare chez les femmes, l'ordre dans l'enchaînement des idées. Elle pouvait s'absorber longtemps et sans défaillance. Le Marquis fit une découverte qui devait disposer de lui à jamais. C'est qu'il se trouvait en face d'une intelligence supérieure, non créatrice, mais investigatrice au premier chef, précisément l'organisation dont il avait besoin pour donner l'équilibre et le essor à sa propre intelligence. » (Sand, 1976: 130).

Dans ce passage où l'intelligence de Caroline est louée, on remarque, tout de même, des indices montrant la prétendue supériorité masculine avec l'emploi de tournures comme « rare chez les femmes » et « non créatrice »; mais le fait que Caroline puisse travailler avec le Marquis prouve qu'elle est aussi intelligente que lui.

La *femme ange* est présente dans différentes classes sociales, ce qui implique que la classe sociale et l'éducation ne constituent pas un critère suffisant pour permettre une telle classification. Ainsi, Atala, fille du chef d'une tribu indienne est

aussi bonne et aussi attachée à Chactas que l'est Eugénie, fille d'un paysan aussi riche qu'avare, à Charles, son cousin. La fille élevée au couvent et qui a une « bonne éducation », Caroline dans *le Marquis de Villemer* est aussi généreuse et dévouée que la pauvre paysanne qu'est Marie dans *la Mare aux Diables*. Ainsi, quels que soient leur éducation ou leur rang social, ces femmes sont très attachées à leurs devoirs, à l'homme qu'elles aiment, attachées jusqu'à -vouloir- en mourir comme Madame de Rênal qui n'arrive pas à surmonter le mal que lui provoque la mort de Julien et qui en meurt, malgré avoir promis de s'occuper de son enfant. Même si elles ne finissent pas toutes par mourir d'amour, il est indéniable qu'elles sont toutes vouées à souffrir: dans *Une Vie*, Jeanne souffre d'abord de l'avarice et de l'infidélité de son mari, ensuite elle souffre de l'indifférence d'un fils ingrat. Madame de Rênal souffre d'avoir cédé à Julien car elle sent qu'elle a failli à ses devoirs conjugaux mais surtout maternels, même si cet amour ne l'empêche pas de continuer à aimer ses enfants, le sentiment de culpabilité ne la lâche qu'à la fin, peu avant la mort de Julien. Eugénie aussi souffre, d'abord à cause de l'avarice de son père et ensuite à cause de la conduite de Charles qui, après s'être fait attendre pendant sept ans, ne se donne même pas la peine de venir la voir. Les exemples pourraient être multipliés mais ceux déjà cités nous semblent assez représentatifs.

2.2. La femme passion: C'est la femme qui apparaît, dans les œuvres, souvent en opposition à une femme ange; elle aussi, est belle mais sa beauté est différente; elle est à la fois plus agressive et plus indépendante, mais par contre souvent moins « vertueuse » et tendre. Au contraire de la femme ange, elle est prête à tout pour obtenir ce qu'elle veut et en particulier l'homme qu'elle convoite. L'un des plus beaux exemples c'est, sans doute, celui d'Emma Bovary qui n'a pour unique rivale qu'elle-même. Sa beauté est indéniable et comme on le remarque, Charles est d'abord frappé par

« (...) la blancheur de ses ongles [qui] étaient brillants, fins du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe, et taillés en amandes (...). Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux : quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide. » (Flaubert 1977: 41).

Outre ses ongles et ses yeux, Charles la trouve extrêmement belle et penser qu'un jour elle se mariera le désespère: «Hélas le père Rouault était bien riche et elle! ... si belle!» (Flaubert, 1977: 50). Dans *Madame Bovary*, il est précisé qu'Emma a reçu « une belle éducation, qu'elle savait, en conséquence, la danse, la géographie, le dessin, faire de la tapisserie et toucher du piano. » (Flaubert, 1977: 44).

Cette malheureuse qui cherchera un changement dans le mariage, puis ensuite dans certaines relations d'adultère, fera des efforts pour améliorer sa situation et,

en quelque sorte, elle assumera la responsabilité de ses erreurs, à la fin, en se suicidant, mais jusqu'à en arriver là, elle fera tout son possible pour se tirer d'affaire alors que Jeanne qui s'est aperçue qu'elle avait perdu toutes ses illusions pour l'avenir se contente de vivre dans une certaine complaisance et acceptation du malheur et de la désillusion:

« Alors elle s'aperçut qu'elle n'avait plus rien à faire, plus jamais rien à faire. Toute sa jeunesse au couvent avait été préoccupée de l'avenir, affairée de songeries. » (Maupassant, 1990: 104-105).

Un autre exemple significatif est celui de Mathilde de la Mole, qui a de grandes ambitions et surtout qui n'a pas peur de vouloir les réaliser ; tout ce qu'il y a de commun lui est étranger. Outre sa beauté sur laquelle nous n'insisterons pas, sa recherche du singulier et son désir de grandeur sont frappants: Julien devra lutter longtemps pour la mériter car elle ne sait supporter aucune banalité et donne une extrême importance à son indépendance:

« Les jouissances d'orgueil inondaient le cœur de Mathilde ; elle avait donc pu rompre à tout jamais. Triompher si complètement d'un penchant si puissant la rendrait parfaitement heureuse. Ainsi ce petit monsieur comprendra, et une fois pour toutes, qu'il n'a et n'aura jamais aucun empire sur moi. » (Stendhal, 1984: 373)

Selon elle, l'homme qui mérite d'être aimé, c'est celui qu'elle admirera et qui se fera remarquer et donc respecter par les actions qu'il accomplira: le fait qu'à la fin, elle enterre elle-même la tête de Julien dans la grotte nous montre son caractère fort impétueux.

Dans *Bel-Ami*, l'exemple de Madeleine Forestier est un autre exemple sur lequel il faut insister: en effet, c'est elle qui rédige les articles de Forestier et ensuite ceux de Duroy/Bel-Ami, ce qui explique la ressemblance des articles et aussi le fait qu'au journal, les gens s'obstinent à appeler Duroy du nom du défunt mari, Forestier. Ce qui importe essentiellement, dans son cas, c'est que Madeleine a toutes les qualités nécessaires pour écrire des articles très réussis et très acclamés, mais que le mérite en revient, au début à Forestier et ensuite à Bel-Ami qui devient Du Roy.

Le dernier exemple que nous donnerons pour ce type de femme, c'est celui de Nana dont l'éducation se fait dans les rues; bien qu'elle paraisse, et qu'elle le soit effectivement, différente, l'intensité de sa passion nous oblige à la considérer ici: d'abord curieuse de connaître la vie et l'amour, Nana apprend bien vite les moyens d'acquérir tout ce qu'elle désire, et elle les met en pratique sans aucune vergogne.

2.3 La femme mère et épouse: Cette femme commence à avoir une histoire quand elle tombe amoureuse et alors, elle devient soit la femme ange en restant une mère tendre et attentive comme il en question avec Madame de Rênal, soit elle devient la femme passion complètement aveuglée par son amour, celle qui ne vit plus que pour l'homme qu'elle aime, comme dans les cas de Madame de Walter qui déteste sa fille qui se marie avec son amant:

« Elle haïssait Suzanne d'une haine aiguë, faite de passion exaspérée et de jalousie déchirante, étrange jalousie de mère et de maîtresse, inavouable, féroce, brûlante, comme une plaie vive. » (Maupassant, 1985: 378)

De même pour Madame de Marelle, qui après pleins d'humiliations qui vont jusqu'à la violence, aime toujours Bel-Ami. Ainsi, la seule raison de vivre de Madame Walter, c'est Du Roy, qu'elle aime avec passion et elle n'arrive pas à accepter la rupture, et encore moins le mariage de sa fille et de son amant, auquel, pourtant, elle ne peut s'opposer sans se trahir, ce qu'elle ne fera pas car les conventions sociales ne le lui permettraient pas. En fait pour les femmes mariées, il n'est jamais question de divorce -volontaire- ou même la possibilité de quitter leurs maris, même quand elle aime éperdument un autre. Le cas de Madame de Marelle est différent, d'abord parce qu'elle est plus jeune que Madame Walter, mais aussi parce qu'elle n'a pas ce genre de remords, elle réussit à continuer à plaire à Bel-Ami à qui elle pardonne après chaque rupture. La mère de Jeanne est une femme affectueuse envers sa fille et son mari, mais le fait d'apprendre, après sa mort qu'elle a eu, elle aussi, un amant bouleverse Jeanne. Bien sûr toutes les femmes n'ont pas obligatoirement un amant; la mère d'Eugénie Grandet représente la femme soumise à son mari qui la tyrannise:

« une douceur angélique, une résignation d'insecte tourmenté par des enfants, une pitié rare, une inaltérable égalité d'âme, un bon cœur, la faisaient universellement plaindre et respecter » (Balzac, 1983a: 34-35)

La femme respectée de la société, c'est la femme qui, malgré toute oppression, reste soumise et vertueuse.

4.4. La femme « souffre-douleur »⁴: Cette femme apparaît dans les romans par la suite, elle est en quelque sorte la combinaison des autres types de femmes. Cependant, elle s'y oppose du point de vue qu'elle a une responsabilité nouvelle à assumer dans le couple, elle contribue à la vie économique de la famille, elle semble pour cela avoir plus de liberté d'agir que les autres femmes: c'est du type que Gervaise représente dans *L'Assommoir* dont nous voulons parler. Elle est assurée-

⁴ - Cette catégorie de femmes n'est pas donnée comme une autre catégorie à part dans la classification classique des types de femmes; pourtant, certaines différences nous obligent à la considérer à part.

ment différente de toutes les autres femmes, car elle assume tout le fardeau de sa famille⁵. Gervaise n'avait pourtant pas de grands désirs:

« Mon Dieu ! je ne suis pas ambitieuse, je ne demande pas grand chose... Mon idéal serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah ! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible... Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage; (...) Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi, après avoir bien trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit, chez moi. » (Zola, 1983: 49)

Tous les vœux de Gervaise relèvent réellement du strict minimum à désirer pour pouvoir (sur)vivre, ses désirs sont loin de ceux des autres femmes n'ayant pas le souci de trouver à manger et donc de subsister; malheureusement, Gervaise se laisse aller et à la fin elle se retrouve avec trois enfants, deux hommes, l'un son mari devenu alcoolique et l'autre son ancien amant qu'elle nourrit et dont elle est redevenue la maîtresse, tous deux la maltraitant l'un après l'autre. Après un moment de résistance, elle cède et passe du lit de son amant à celui de son mari et vice versa, sans plus aucun scrupule. Bien qu'elle ait essayé de surmonter les problèmes qui n'en finissent jamais, car effectivement elle aurait pu s'enfuir avec Goujet amoureux d'elle, toutes ses tentatives seront vouées à l'échec; elle ne réalisera aucun de ses désirs car elle n'aura pas de pain à manger, elle tombera même au trottoir pour essayer d'en trouver, elle mourra alcoolique et affamée sur de la paille dans un trou sous l'escalier qui est son dernier logement. Ainsi, l'exemple de Gervaise nous donne un autre aspect de la femme de ce siècle: l'ouvrière, une femme qui souffre, tout comme les autres, mais une femme qui a les mêmes responsabilités et malheureusement aussi les mêmes vices -l'alcool- que l'homme du même milieu. Dans le même roman, la petite amie de Gervaise, Lalie, souvent battue par son père et qui en meurt constitue un autre exemple à cette catégorie de femmes nées avec un destin impitoyable:

« La petite Lalie, cette gamine de huit ans, grosse comme deux sous de beurre, soignait le ménage avec une propreté de grande personne; et la besogne était rude, elle avait la charge de deux mioches, (...) sur lesquels elle devait veiller toute la journée, même en balayant et en lavant la vaisselle. Depuis que le père Bijard avait tué sa bourgeoise d'un coup de pied dans le ventre, Lalie s'était faite la petite mère de tout ce monde. (...) elle tenait la place de la morte, cela au point que sa bête brute de père, pour compléter sans doute la ressemblance, assomma aujourd'hui la fille

⁵ - Dans *Le Marquis de Villemer*, Caroline aussi commence à travailler par nécessité car elle veut aider sa sœur à élever ses enfants, mais ses choix, et son procédé, sont différents de ceux de Gervaise.

comme il avait assommé la maman autrefois. Quand il revenait soûl, il lui fallait des femmes à massacrer » (Zola, 1983: 372-3).

Comme on le constate Gervaise et Lalie représentent deux femmes du milieu ouvrier dont les conditions ne sont pas brillantes et qui vit souvent dans la misère qu'il essaie d'oublier avec l'alcool. Chez ces femmes, la douleur, la souffrance n'est pas seulement d'ordre psychologique, mais aussi physique car parfois elles ont faim et parfois aussi elles sont battues féroceement. Zola nous fournit sans doute les exemples les plus obscurs, même si cela reste vraisemblable considéré dans la conjecture sociale.

3. QUEL EST LA MOTIVATION MAJEURE DES RAPPORTS ENTRE LES HOMMES ET LES FEMMES?

3.1. Selon les femmes

Pour les femmes, c'est l'amour qui en est la principale raison; il apparaît presque toujours comme une impossibilité quasi-totale et aussi comme une interdiction. Un mari, le fossé social -économique-, ou un serment sont les variantes de cet amour impossible. Le cas du mari, qui évidemment n'est valable que dans les cas où l'héroïne est mariée, est très répandu: Madame de Rênal dans *le Rouge et le Noir*, Emma dans *Madame Bovary*, Madame de Marelle et Madame de Walter dans *Bel-Ami*, Gervaise dans *L'Assommoir*, Anastasie et Delphine dans *Le Père Goriot*. Le mari est présent, mais ce qui est assez équivoque, c'est qu'il ne représente un obstacle qu'en apparence, étant donné que le fait d'être mariée ne les empêche, dans aucun cas d'avoir un amant; ce qui est justifié à leurs yeux par l'amour auquel elles cèdent tôt ou tard mais irrémédiablement car elles se laissent séduire, les cas où elles entreprennent elles-mêmes cette séduction étant plus rares. Le fossé social, comme nous l'avons précisé, apparaît comme un obstacle à l'amour mais il est plus rare que celui du mari qui est toujours trompé. Caroline n'est pas acceptée par la Marquise de Villemer en grande partie parce qu'elle n'appartient pas à la *Haute Noblesse*; malgré son amitié pour Caroline, l'idée d'un tel mariage lui est si répugnante qu'après avoir appris de Caroline que l'amour éprouvé par le Marquis n'est pas partagé, elle est très satisfaite:

«(...) permettez-moi de dire à mon fils Urbain qu'il a fait un rêve, et que ce mariage est impossible, non pas par ma volonté, mais par la vôtre. (...) elle [Caroline] vit combien la Marquise repoussait l'idée de ce mariage. Elle attribua cette rigueur à l'ambition qu'elle lui connaissait et qu'elle avait depuis longtemps prévue. » (Sand, 1976: 172)

Le fossé n'est pas toujours d'ordre social mais parfois un obstacle économique. Dans *La Mare au Diable*, Germain doit se remarier avec une femme qui puisse

apporter un peu de fortune au ménage, ce qui est évidemment impossible pour Marie:

« Germain s'en allait chercher femme: Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un *sans cœur* et un *mauvais homme*, il était impossible qu'il eût une coupable pensée auprès d'elle. » (Sand, 1984: 62)

Le problème du rang social n'est pas un problème imminent du point de vue des femmes qui choisissent, en général, leurs amants d'une classe ou fortune inférieures à la leur: Julien arrive comme simple précepteur chez les de Rênal, Georges Duroy est un simple employé et ensuite un petit journaliste ayant beaucoup de mal à boucler le mois. Eugène Rastignac n'est qu'un étudiant pauvre qui se met en tête d'*arriver* plus vite par la belle société. Quand Eugénie tombe amoureuse de Charles, celui-ci est complètement ruiné et même déshonoré par la banqueroute et le suicide de son père. Le cas du serment comme obstacle nous ne le relevons qu'une fois dans *Atala* qui représente un des rares exemples où la femme ne cèdera pas aux tentations de l'amour, un des rares cas où la dévotion triomphera de l'amour.

Evidemment, il existe des cas où l'amour vient par besoin de changement -Madame Bovary-; chez les femmes mariées l'amour c'est tout ce qui n'y a pas/plus dans leurs relations maritales. Chez toutes, l'amour ne connaît pas de retour et on lui sacrifie ce qu'il faut: la vertu, la fidélité, l'honneur. Même Caroline, une des plus réfléchies des héroïnes, se retrouve dans une situation semblable:

« Le Marquis de Villemer devint à ses yeux un personnage si complètement supérieur à tout ce qu'elle n'avait jamais rencontré qu'elle conçut dès lors l'idée de se dévouer à lui sans réserve et pour toute sa vie. » (Sand, 1976: 139)

3.2. Selon les hommes

La situation chez les hommes est sensiblement différente, mais tout de même dans certains cas, il existe des hommes vraiment sincères et amoureux comme le Marquis de Villemer qui aime Caroline, non seulement pour sa beauté, mais aussi pour son intelligence ; il n'est pas en quête d'une riche héritière mais d'un cœur et d'esprit pareils aux siens. Dans *La Mare au Diable*, Germain a vraiment aimé sa femme:

Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caractère impétueux et enjoué, il n'avait ri et folâtré avec aucune autre. (...) Il se passait peu de jours qu'il ne pleura sa femme en secret (...). (Sand, 1984: 56).

Lui non plus n'acceptera pas de se marier avec une femme seulement pour sa richesse; il choisira, à la fin, Marie pour sa bonté naturelle et son intelligence pratique qu'il avait remarquées pendant la nuit dans la forêt. Charles Bovary n'est ni beau, ni très intelligent mais il aime beaucoup -trop- sa femme. Il l'aime et continuera à l'aimer même après sa mort, même avoir appris son infidélité qu'il pardonne parce que, selon lui, «c'est la faute de la fatalité» et il mourra de chagrin, en tenant «dans ses mains une longue mèche de cheveux noirs» (Flaubert, 1977: 413).

Le cas de l'amour sincère et réciproque est cependant rare; l'ambition, la volonté de puissance sont plus répandues chez les hommes, ce qui entraîne une abondance d'hommes tous « beaux » désireux de *parvenir* par les femmes. Ce cas présente de multiples exemples: à son arrivée dans la famille de Rênal, Julien n'est qu'un petit précepteur n'ayant pour don que son savoir en latin et une immense ambition et volonté de réussir qui lui permettront presque d'atteindre son but; d'abord Madame de Rênal et ensuite Mathilde de La Mole sont à ses yeux deux adversaires qu'il doit battre pour gagner le défi, comme elles ont le malheur d'être des femmes, c'est par la séduction qu'il le réalisera, par une séduction froidement projetée. Dans *Une vie* de Lamare, grâce à son mariage avec Jeanne dont il ne se préoccupe plus du tout après le voyage de noces, s'approprie tous les biens de Jeanne. Charles Grandet, dans une situation économique désastreuse, promet à Eugénie de revenir -riche- des Indes:

- Je ne puis songer à mon retour avant plusieurs années. Ma chère cousine, ne mettez pas en balance ma vie et la vôtre, je puis périr, peut-être se présentera-t-il pour vous un riche établissement... - Vous m'aimez ? ... dit-elle - Oh ! oui, bien, répondit-il avec une profondeur d'accent qui révélait une égale profondeur dans le sentiment. - J'attendrai Charles (...). (Balzac, 1983a: 178)

Mais à son retour, sept ans plus tard, il se marie avec une femme qui lui apportera fortune, titre et nom, donc une femme lui permettant de reprendre dans la société une place, jadis perdue par la faillite et le suicide de son père. Il ne se déplacera pas pour aller voir Eugénie à qui il se contente d'écrire pour lui annoncer son mariage:

« (...) En vous disant que je ne pense qu'à faire un mariage de convenance, et que je me souviens encore de nos amours d'enfant, n'est-ce pas me mettre entièrement à votre discrétion, vous rendre maîtresse de mon sort, et vous dire que, s'il faut renoncer à mes ambitions sociales, je me contenterai volontiers de ce simple et pur bonheur duquel vous m'avez offert de si touchantes images... » (Balzac, 1983a: 253)

Ainsi, Charles prouve par ces paroles que l'ambition sociale est, chez les hommes de sa race, supérieure à tout autre désir. Georges Duroy offre un des exemples les plus représentatifs de cette catégorie d'hommes. Dans son ascension vers le sommet de l'échelle sociale, il commencera par Madeleine Forestier qui lui permettra de redresser sa situation financière et de garantir sa place au journal; cependant comme son ambition est sans bornes, il s'aperçoit très vite que Madeleine ne lui permettra pas d'*arriver* comme il le projetait:

« Si j'avais été vraiment fort, c'est celle-là [Suzanne Walter] que j'aurais épousée. C'était possible, pourtant. Comment n'y ai-je pas songé ? Comment me suis-je laissé aller à prendre l'autre ? Quelle folie ! On agit toujours trop vite, on ne réfléchit jamais assez. » (Maupassant, 1985: 324)

Une fois cette idée conçue, il entreprend la conquête de Suzanne en commençant par se débarrasser de Madeleine dont il fait constater « le flagrant délit d'adultère » (1985: 350). Il finira, effectivement, par épouser Suzanne et par conséquence réussira à atteindre la place convoitée dans la société en usant de ces procédés que Madame de Marelle, ayant appris qu'il allait se marier avec Suzanne, lui reproche ainsi :

« Tu trompes tout le monde, tu exploites tout le monde, tu prends du plaisir et de l'argent partout, et tu veux que je te traite comme un honnête homme? » (1985: 370)

Pour lui, comme pour les autres héros, la femme est un obstacle qu'il faut surmonter par la séduction pour atteindre le but fixé. Même ceux qui y résistent finissent par s'y résigner malgré leur répugnance à de tels moyens, comme il en est le cas pour Eugène de Rastignac qui à un moment se dit: « Mais il faut donc avoir des chevaux fringants, des livrées et de l'or à flots pour obtenir le regard d'une femme de Paris ? » (Balzac, 1983b: 83)

Les conseils de sa cousine, Madame de Beauséant, sont significatifs à ce sujet, surtout venant d'une femme:

« (...) traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. (...) Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'accepter les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu.

Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimez, gardez votre secret ! » (Balzac, 1983b: 95-96);

C'est ainsi que la Vicomtesse conseille à Rastignac d'agir et ces conseils ont une curieuse similitude avec ces propos de Vautrin qui a bien compris que Rastignac veut réussir à tout prix:

« (...) Je ne blâme pas vos vœux. Avoir de l'ambition, mon petit cœur, ce n'est pas donné à tout le monde. Demandez aux femmes quels hommes elles recherchent, les ambitieux. Les ambitieux ont les reins plus forts, le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes. Et la femme se trouve si heureuse et si belle aux heures où elle est forte, qu'elle préfère à tous les hommes celui dont la force est énorme, fût-elle en danger d'être brisée par lui. » (Balzac, 1983b : 125)

La formule de la réussite sociale est semblable pour tous les arrivistes: ambition, volonté et évidemment une riche et de préférence belle victime.⁶

4. RÉFLEXIONS

Après ces considérations générales sur les divers types de femmes et aussi la nature des relations entre femmes et hommes, la situation ne s'avère guère brillante, ni du point de vue de la condition féminine, ni non plus, d'ailleurs, du point de vue de la condition humaine en général:

1- Le mensonge, l'hypocrisie sont des pratiques courantes et très à la mode; on ment, on se ment, à soi-même et aussi à la société. Chacun semble avoir une double identité dont l'une est irrémédiablement le mensonge, la duperie voilés par un masque de sincérité et d'honnêteté; personne n'assume les conséquences de son comportement⁷. Toutes les relations sont faussées et se basent sur des intrigues.

2- Les femmes tombent toutes amoureuses d'hommes qui physiquement sont attirants; c'est le critère en valeur, et malheureusement l'intelligence, la bonté, la sincérité, l'honnêteté sont préférées à des sensations et plaisirs purement corporels. Effectivement, il est vrai que pour des passions d'un tel ordre, toutes ces qualités seraient vaines; un tel choix est aussi un indice de l'intelligence de ces femmes. Le cas de Caroline dans *Le Marquis de Villemer* est une exception rare

⁶ Parmi les hommes, il existe un cas très particulier: celui du père Goriot qui représente l'amour paternel et chez qui cet amour est devenu maladif. L'intensité de cet amour, qui lui a fait sacrifier tout ce qu'il possède, est telle qu'il finit par en mourir; ce qui paraît paradoxal dans le cas du père Goriot, c'est qu'il aide sa fille, Delphine, à préparer un appartement où elle pourra y rejoindre Rastignac quand il sera son amant, ou comme dans le cas où il aide son autre fille, Anastasie, à payer les dettes de son amant. Sans, pour autant, se fâcher envers ses filles, c'est toujours à ses gendres qu'il en veut, ce qui est évidemment assez équivoque à cet époque mais naturel, finalement, si son amour paternel est pris en compte !

⁷ - Julien est une exception, il assume ses responsabilités et se repent même de sa conduite envers Madame de Rênal qu'il aime par la suite d'un amour sincère.

car Caroline est subjuguée par l'intelligence, par les qualités morales du Marquis, ce cas est d'autant plus rare que le Marquis éprouve exactement les mêmes sentiments pour Caroline.

3- L'éducation est en générale insuffisante, celle de la femme l'est encore plus. La femme se prépare ou bien elle est préparée par sa famille à devenir épouse et mère ; on lui cache beaucoup de choses qui éveillent d'autant plus son imagination et qui l'entraîne à rêver uniquement au grand amour et à l'homme idéal:

« Sous prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver, dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression si elles lui étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle. » (Biet Brighelli & Rispaïl 1986: 207)

La situation reflétée dans les romans est exactement la même que celle que l'on vient de citer de Louise Michel combattant pour l'égalité entre les sexes. La femme n'aspire pas à l'intellectualisme et à une place influente dans la société. Contente d'être en arrière-plan, elle se console de ses malheurs avec l'amour qui est ou devient, presque toujours sa seule préoccupation. Même les femmes ayant les qualités intellectuelles requises pour réussir, préfèrent rester en arrière-plan -ou sont simplement forcées à y rester par l'auteur- comme Madeleine qui écrit pour la gloire de ses époux. D'après sa représentation dans les romans, la femme symbolise vraiment *le sexe faible* ou *le beau sexe*, comme on l'emploiera par la suite. La femme passe de la maison de ses parents à celle de son mari; elle n'a aucune référence conjugale, sinon celle de ses parents qui ne semblent pas être toujours idéales pour son instruction parce qu'elle se fait une fausse idée du mariage: dans *Une Vie*, les parents de Jeanne s'étonnent à merveille, ils ont les mêmes goûts, presque le même caractère, mais Jeanne apprend, par la suite l'infidélité de sa mère. Dans *Eugénie Grandet*, la référence est pire, le despote de Grandet tyrannise sans cesse Madame Grandet qui se laisse faire avec une soumission révoltante. Dans *l'Assommoir*, Nana grandit en voyant sa mère partager le lit de son mari et de son amant l'un après l'autre, il est évident que même si cela ne rend pas légitime la conduite de Nana, cela l'explique tout de même en partie. Dans ces romans, même si parfois l'éducation est proclamée par sous-entendu insuffisante, on ne relève d'allusion à l'éducation laïque ou l'égalité d'éducation, sujets pour lesquels est livrée une grande bataille à la fin de laquelle des réformes sont réalisées et des lycées pour jeunes filles créés. Dans les romans analysés, on ne relève pas d'allusions à ce sujet.

4. Le mariage n'a aucune valeur ni aux yeux des hommes, ni à celui des femmes. La femme accepte le mariage soit par convenance sociale, soit parce qu'elle ne trouve rien de mieux pour échapper à la monotonie de sa vie ou encore parce

qu'elle croit que le mariage est la concrétisation de l'amour. Le mariage, pour l'homme apparaît comme une ascension sociale. La femme, en se mariant perd toutes ses illusions et s'ennuie mortellement dans la monotonie de la vie conjugale et la platitude des sentiments, il en est, d'ailleurs, de même pour l'homme qui ne témoigne, lui non plus, d'aucune constance. Le remède à ce mal réciproque, c'est de se prendre un amant/une maîtresse qui ranimera la passion. Ainsi l'homme aussi, une fois marié, est à la recherche du plaisir en dehors du couple, et il le fait d'une façon plus ou moins ouverte. Par conséquent, l'adultère apparaît comme une pratique courante aussi bien pour l'homme que pour la femme; bien qu'il soit plutôt mal accepté pour les femmes, il semble être cependant mieux toléré pour les hommes; Bel-Ami trompe Madeleine avec Madame de Marelle et avec Madame Walter; cependant Madeleine, qui elle aussi trompe Duroy, est obligée d'accepter le divorce. Anastasie, la fille de Goriot est contrainte à céder la direction de ses affaires à son mari -qui la trompe également- parce que celui-ci, ayant appris son infidélité, la menace de la dévoiler aux yeux de tout le monde.

L'adultère, même s'il est réciproque, semble toujours être voué à être châtié plus durement quand il s'agit de celui de la femme, ce que d'ailleurs précise Jean-François Tétu en notant que « Les premières sanctions qui fassent intervenir une différence entre l'homme et la femme concerne l'adultère » (1979: 10). Concernant le divorce, il nous semble judicieux de préciser que d'après le Code civil :

« le mari peut demander le divorce pour cause d'adultère de sa femme (art. 229) alors que la femme ne peut demander le divorce pour cause d'adultère de son mari que si ce dernier a « tenu sa concubine dans la maison commune » (230). » (Tétu, 1979: 13)

Ces articles pris en considération, la conduite des hommes est très « légale » et une fois encore, la discrimination entre les sexes est en vigueur et donc en faveur de l'homme. En constatant l'existence de telles relations conjugales, on serait tentée de penser qu'accusée « (...) d'être l'ennemi du mariage, l'apologiste de la licence, le contempteur de la fidélité, le corrupteur de toutes les femmes, le fléau de tous les maris » (Biet Brighelli & Rispail 1986: 133)

George Sand n'avait peut-être pas entièrement tort de se remettre en question « la moralité du mariage » (1986: 133).

5- Personne n'est heureux, on remarque un mécontentement chez les hommes aussi bien que chez les femmes. Mais il est vrai que les femmes souffrent beaucoup plus que les hommes, car, à chaque fois, elles sont bafouées soit par leurs maris, soit par leurs amants; si elles ne meurent pas toutes ou toujours, elles mènent une vie pénible, tout en souffrant de façon différente: Eugénie s'inflige la peine de se

marier avec quelqu'un qui la convoite pour sa fortune depuis des années, Jeanne est trompée par son mari, et ensuite par son fils qui, en se servant de l'amour maternel, arrive à la forcer à faire tout ce qu'il désire, et le comble, c'est grâce à la servante ayant eu une relation avec son mari qu'elle évitera de finir dans un hospice. Dans *L'Assommoir*, Gervaise meurt de faim, d'alcoolisme, elle se retrouve même un moment sur le trottoir pour gagner de quoi manger. Elle devient extrêmement laide et boiteuse ; le sort semble s'acharner sur certaines des héroïnes qui sont condamnées à endurer avec patience la souffrance. Les auteurs semblent se plaisir à restituer systématiquement le portrait d'une femme au paroxysme de la souffrance.

EN GUISE DE CONCLUSION

Dans cette brève évaluation des données acquises dans les deux premières parties, ce qui nous frappe, c'est qu'il existe des divergences entre la représentation des femmes dans la littérature et leur situation réelle:

« La relation entre la pensée collective et les grandes créations littéraires (...) réside non pas dans une identité de contenu, mais dans une cohérence plus poussée et dans une homologie de structures, laquelle peut s'exprimer par des contenus imaginaires extrêmement différents du contenu réel de la conscience collective. »
(Goldmann, 1964: 41)

Tout en expliquant le décalage relevé, cela nous prouve combien la conception de l'auteur peut s'avérer subjective parce que son point de vue est inévitablement individuel; ce qui relève naturellement de son originalité. Notre intention n'est, évidemment, pas de prétendre que l'écrivain homme saccage la femme et que l'écrivain femme en fait l'apologie, ce qui constituerait une approche beaucoup trop simpliste au sujet, mais il est peut-être vrai qu'il considère la femme sous une attitude masculine imprégnée de siècles de tradition et qu'inversement l'approche féminine doit être plus revendicative des mutations. La subjectivité est éventuelle aussi bien pour les uns que pour les autres. Contentons-nous à ce point de rappeler que les exemples de Georges Sand avec les personnages de Caroline et de Marie, constituent presque systématiquement une exception avec les autres romans, non seulement avec ces personnages féminins mais aussi les personnages masculins. Notons aussi que, dans son *Discours sur l'égalité d'éducation*, Jules Ferry affirmait, en 1870, que

(...) dans le cœur des meilleurs d'entre nous, il y a un sultan (...) C'est vraiment là un trait de caractère français, c'est un je-ne-sais-quoi de fatuité que les plus civi-

lisés d'entre nous portent en eux-mêmes : tranchons le mot, c'est l'orgueil du mâle. (Biet Brighelli & Rispail 1986: 206)⁸

Même si dans les romans la femme est présentée comme un être dominé, on peut constater que, quel que soit le but initial de leur auteur, l'attention est concentrée sur la condition féminine comme il en est par exemple le cas dans *Une Vie*, roman à travers lequel Maupassant peint sous tous ses aspects une femme et ses problèmes, et aussi la conception qu'a la société de la femme. Tout comme Jeanne, dans *Eugénie Grandet*, où, combien est touchante la remarque de l'héroïne se disant: «Ma mère avait raison, (...). Souffrir et Mourir» (Balzac, 1983a: 255). Cette plainte résume en un deux mots la condition féminine du siècle; Vautrin, dans *Le Père Goriot*, en s'écriant «ô femmes innocentes, malheureuses et persécutées » (Balzac, 1983b: 53) résume, en d'autres termes, lui aussi, la même situation de cette condition féminine dont la Révolution reste à faire.

Les exemples relevés illustrent combien la femme au XIX^e siècle est une femme opprimée et dominée, une femme soumise au pouvoir d'un homme, parfois le père, parfois le mari ou parfois l'amant. Cette femme est condamnée à la continuation de cet état car elle est dépendante économiquement; dans les cas où elle a les moyens, elle n'emploie cet argent pour acclamer sa liberté mais pour devenir encore un peu plus dépendante. Elle n'a aucune influence sur la vie politique et sociale dans les romans analysés, alors qu'il n'en est pas de même pour la femme du XIX^e siècle qui a commencé à proclamer ses droits; des femmes comme, entre autres, Louise Michel, Flora Tristan, André Léo, Georges Sand déclarent l'égalité de la femme et le droit à la vie sociale et politique, même si deux des femmes citées portent un pseudonyme masculin ; ce qui en fait n'est pas surprenant considéré ce phénomène de misogynie (en général et en littéraire) dominant tout ce siècle qui en emprisonnant la femme dans la sphère du privé, l'exclue aussi bien de la vie sociale que la fonction d'écrivain, exclusion que Silvia Lorusso constate provenir des propos de Rousseau (2017).

A notre époque même, peut-on prétendre qu'il y ait une égalité réelle entre les deux sexes ? Il est évident que tous les droits ont été accordés à la femme mais combien d'elles à part les pays occidentaux sont en mesure de jouir ces droits si longtemps proclamés. Evidemment beaucoup de progrès sont réalisés depuis que le plaidoyer du capitaine Jouenne, commissaire du gouvernement, qui, pendant le procès de quatre femmes ayant participé à l'insurrection (18 mars 1871) déclarait:

⁸ - Il serait injuste de limiter pour l'époque cet orgueil de "mâle" aux seuls Français, donc à une seule nation, mais au genre en général puisque la situation hors de France est quasi similaire même si outre atlantique les revendications sont plus obstinées. Dans "Les femmes-écrivains au xixe siècle en France et aux États-Unis", Perrin-Chenour (1999) souligne qu'à une époque où les femmes-écrivains étaient qualifiées par un terme péjoratif "Bas-Bleu" en France, elles pouvaient publier aux Etats-Unis.

« N'a-t-on pas tout fait pour tenter ces misérables créatures ? Fait miroiter à leurs yeux les plus incroyables chimères ? Des femmes avocats ! Magistrats ! Membres du barreau ! Ou députés peut-être ! Et que sait-on ? des commandants ! Des généraux d'Armée ! » (Biet Brighelli & Rispail 1986: 393).

Incontestablement ces *misérables créatures* ont aujourd'hui réalisé les *plus incroyables chimères*, et dire qu'elles sont même devenues dans certains pays, -musulmans entre autres- Premier Ministre est suffisant pour montrer toute la tâche accomplie depuis le XIX^e siècle. Cependant n'est-il plus, aujourd'hui, possible de rencontrer des femmes insatisfaites comme Madame Bovary ou des femmes trompées et malheureuses comme Jeanne, ou encore des femmes comme Gervaise ? Si, et il y en aura, probablement, toujours ; tant qu'elle préservera en elle son instinct de « femme » qui la pousse à se dévouer, à croire et à espérer.⁹

BIBLIOGRAPHIE:

- BIET, Christian, BRIGHELLI, Jean-Paul, RISPAIL, Jean-Luc, (1986), *XIX^e siècle*, Magnard, Paris.
- BALZAC, Honoré de, (1983a), *Eugénie Grandet*, Le Livre de Poche, Paris.
- BALZAC, Honoré de, (1983b), *Le père Goriot*, Le livre de poche, Paris.
- CASTEX, Pierre-Georges & SURER, Paul, (1971), *Manuel des études littéraires françaises: XVIII^e siècle*, Hachette, Paris.
- CHATEAUBRIAND, (1989), *Atala René Les Natchez*, Le Livre de Poche, Paris.
- ERLAT, Jale, (1981), «XVIII. Yüzyılda kadın yazarlar üzerine düşünceler ve Madame Riccoboni», FDE, no: 8, Ankara.
- FLAUBERT, Gustave, (1977), *Madame Bovary*, Presses Pocket, Paris.
- GOLDMANN, Lucien, (1964), *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Paris.
- JONES, Louisa, (1975) «La Femme dans la littérature française du dix-neuvième siècle: ange et diable», *Orbis Litterarum*, <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1111/j.1600-730.1975.tb01882> (Consulté le 18.01.2020)
- LORUSSO, Silvia, (2017), «La misogynie littéraire. Le cas Sand», *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 7, mis en ligne le 15 novembre 2017 <http://journals.openedition.org/rief/1473> ; DOI : 10.4000/rief.1473 (Consulté le 17.01. 2020)
- MAUPASSANT, Guy de, (1985), *Bel-Ami*, Presses Pocket, Paris.
- MAUPASSANT, Guy de, (1990), *Une Vie*, Gallimard, Paris.
- PERRÏN-CHENOUR, Marie-Claude, (1999), «Les femmes-écrivains au XIX^e siècle en France et aux États-Unis», *Féminin/masculin* (sous la direction de Sophie Marret), Presses Universitaires de Rennes, Rennes, pp. 15-22 <https://books.openedition.org/pur/35994?lang=en#access> (Consulté le 18.01.2020)
- QUEFFELEC, Lise (1986), «Inscription romanesque de la femme au XIX^e siècle: Le cas du roman-feuilleton sous la Monarchie de Juillet» *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 86 (2), pp.189-206 www.jstor.org/stable/40528450 consulté le 19.01.2020
- STENDHAL, Henri Beyle, (1984), *Le Rouge et le Noir*, Presses Pocket, Paris.
- SAND, George, (1984), *La Mare aux Diables*, Hachette, Paris.
- SAND, George, (1976), *Le Marquis de Villemer*, Casterman, Tournai.

⁹ Il aurait été intéressant d'entreprendre la représentation de la femme en commençant par le XVIII^e siècle pour mettre en évidence l'évolution de sa présentation dans la littérature jusqu'à nos jours. Une étude comparative de sa représentation dans la littérature française et les autres littératures à la même époque aurait aussi permis une compréhension plus complète de son statut mais aussi des divergences flagrantes.

TETU, Jean-François, (1979), Remarques sur le statut juridique de la femme au XIX^e siècle, La femme au XIX^e siècle (sous la direction de Roger Bellet, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, pp 5-16. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k33223935/f18.image.texteImage> (Consulté le 17.01.2020)

ZOLA, Emile, (1983), *L'Assommoir*, Le livre de poche, Paris.